

LE BEAU VISAGE DE L'ENNEMI

CATHERINE LÉPRONT

**LE BEAU VISAGE
DE L'ENNEMI**

r o m a n

ÉDITIONS DU SEUIL

27, rue Jacob, Paris VI^e

ISBN 978-2-02-101962-9

© Éditions du Seuil, mars 2010

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.editionsduseuil.fr

Extrait de la publication

[...] c'est une frontière qui finira par s'estomper et se dissoudre dans sa propre absurdité. Les vraies frontières, ce sont celles qui parquent les pauvres loin du gâteau.

Manuel Rivas, *Le Crayon du charpentier*,
traduit par Ramon Chao et Serge Mestre,
© Éditions Gallimard

1.

L'affaire est simple mais la relation en est confuse. Une femme a sonné vers les quatre heures, a demandé à voir Alexandre T., a précisé qu'il attendait sa visite, Yveline a répondu qu'il n'était pas là, n'a pas voulu ouvrir pour qu'elle mette un mot dans la boîte aux lettres, ni lui donner le numéro de téléphone lorsque la visiteuse le lui a demandé. Elle aurait pu s'en tenir à cela et en rester là, mais elle encombre son récit de divers considérations et arguments, dit par exemple qu'elle n'est pas née de la dernière pluie et qu'à elle on ne la fait pas, que le timbre-poste a été inventé justement pour ça, pour que les mots aillent dans les boîtes même quand les portes ne sont pas ouvertes, que par les temps qui courent on ne peut pas ouvrir à n'importe qui, que si monsieur paye pour être sur la liste rouge elle ne va pas lui faire jeter l'argent par les fenêtres et donner son numéro aux passants.

Alexandre T. voit sa silhouette en pot à tabac à contre-jour, le bras et la main sombres qui s'agitaient et s'immobilisent sur le fond lumineux de son sac, spécimen d'une incroyable collection de boudruches qu'elle confectionne

elle-même dans des chutes de tissu, si possible de couleurs tapageuses, qui ressort dans le contre-jour, jaune vif et motifs bariolés, sur le fond terne et foncé de la parka d'Yveline et contribue à pâlir, au-dessus, la tache lunaire de son visage et à en accroître l'expression butée. La nuit commence à tomber, et il décide de ne pas encore allumer la lampe et de laisser cette pénombre pacifique neutraliser la salve d'artillerie qui sort de la bouche d'Yveline.

Il lui demande qui c'était, parce qu'il lui semble bien soudain avoir entendu dans le flot de sa logorrhée qu'elle avait demandé à la visiteuse De la part de qui ?, et que celle-ci avait décliné son identité.

Yveline dit qu'elle ne se souvient plus, qu'aussitôt partie noter le nom après avoir raccroché l'interphone elle a senti qu'il s'enfouissait au fond de sa cervelle. Mais enfin, ce nom-là ne lui disait rien. C'en était un à coucher dehors, c'est pour ça aussi, avec ce qu'il y a dans le monde.

Cette fois il l'interrompt.

Vous n'avez pas dit que j'étais à l'atelier ?

Non, Yveline n'a pas parlé de l'atelier, pas folle, qu'on n'aille pas le voler ou même l'assassiner aussi dans son atelier, et, de toute façon, elle n'allait pas passer l'après-midi debout sur la pointe des pieds pour discuter dans l'interphone, parce que, à force, ça commençait à lui croustiller dans les mollets. Sans reprendre son souffle, elle lui demande, et sans doute pour la deuxième ou troisième fois, qui il devait attendre et a oublié d'attendre, avec des hein ? hein ? insistants, presque menaçants d'interrogatoire. Elle n'a pas l'air disposée à s'en aller avant d'avoir obtenu une réponse, or, il n'a pas de réponse, pas la

moindre idée, aucun souvenir d'avoir pris un rendez-vous avec quiconque, il le lui signifie tacitement, hochement de tête négatif, moue, ébauche de haussement d'épaules, sans mauvaise humeur, avec courtoisie même, mais il lui a tout dit de cette manière silencieuse et n'a comme d'habitude envie ni de parler ni de l'entendre soliloquer plus longtemps. Il lui dit pour l'apaiser qu'elle a bien fait et que cette femme, qui qu'elle soit, écrira, ou appellera, ou ne reviendra pas si elle voulait simplement se faire ouvrir la porte de l'immeuble, voilà tout.

Yveline maugrée qu'alors elle avait bien raison, puis elle s'en va en ajoutant que, pour ce soir, elle lui a cuisiné deux paupiettes, il n'y a plus qu'à les réchauffer, elles et la garniture avec, mais pas trop fort, à cause de la crème qu'il ne faut pas faire bouillir, Vous m'en direz des nouvelles. Elle parle encore après avoir refermé la porte sur le palier.

Alexandre T. soupire et s'interroge dans l'obscurité. Puis il sourit. Allume la lampe. Sort un carnet et un crayon d'un tiroir. Dessine une silhouette trapue, dont il ombre le corps et les cheveux, en respectant une tache claire sur le flanc droit, pour le sac, une barre claire sur le torse pour la bandoulière, une tache claire et ronde pour la figure, puis il ombre toute la feuille en respectant un long cône de lumière qui tout à la fois vient échouer sur le visage et semble en provenir. Il note *la mère*, et voilà qu'il se pose cette question, une curieuse question en l'occurrence, de savoir non pas qui pouvait être cette visiteuse improvisée, mais quand il avait renoncé à expliquer à Yveline qu'elle

n'était pas obligée de monter sur la pointe des pieds pour parler dans l'interphone.

Peut-être était-ce Élise, peut-être Élise lui avait-elle dit un jour J'ai essayé, j'abdique – elle avait dû rire de l'incrédulité d'Yveline, de son entêtement à refuser d'admettre qu'elle n'était pas obligée de coller sa bouche puis son oreille à l'interphone, faire les yeux ronds d'Yveline, comme Yveline, à mesure des explications sur le fonctionnement de l'interphone, laisser choir un menton de plus en plus lourd de scepticisme, imiter l'illumination soudaine de sa figure au moment où tout à coup Yveline comprenait – quoique le contraire de ce qu'il fallait comprendre –, Vous m'racontez des craques, Mamélise, j'suis pas née d'la dernière pluie, se retourner lourdement et mimer sa démarche et son allure de tonneau, et le faire rire à son tour.

Souvenir de la femme aimée.

Il s'étonne encore, s'en ravit, qu'Élise lui revienne toujours à l'esprit telle qu'elle a été non pas les deux derniers mois, proie stupéfaite et résignée d'une maladie mortelle, mais jusqu'à ces deux derniers mois, éternellement jeune et pétulante, que les soudaines réminiscences soient toujours gaies, des drôleries, des fantaisies, ou du moins pleines de vie, et qu'en se dissipant elles laissent place à sa présence à elle, comme si c'était elle qui soudain ne se rappelait pas ce dont ils parlaient, ce qu'ils faisaient tous les deux, quels souvenirs ils remuaient ensemble.

Une folle présence. Il lui semble alors qu'il pourrait tendre la main et la toucher de nouveau, tendre l'oreille

LE BEAU VISAGE DE L'ENNEMI

et entendre sa voix, sentir de nouveau son odeur et le goût de sa peau. S'il ferme les yeux, même, ou la nuit dans ses rêves, c'est tout cela qu'il fait, et il devrait s'en effrayer, comme de l'apparition d'un spectre, pourtant il en est encore émerveillé et tout autant rasséréné, qu'après toutes ces années, de cette manière, Élise soit encore là, si charnelle.

Puis la présence à son tour s'estompe, et voilà qu'elle cède du terrain, c'est vrai, souvent au manque, souvent à la sensation d'avoir été amputé, ou d'avoir oublié ou perdu quelque chose d'essentiel

(une fois dans la rue, il lui arrive de revenir sur ses pas, parfois même de remonter jusqu'à l'appartement où il cherche alors ce qu'il cherche, et découvre que c'est elle et que c'est en vain),

ou d'être envahi par le froid

(sur un côté le plus souvent, et il se frotte la joue et le bras, et pense à un courant d'air, ou bien c'est un froid général et il se couvre et c'est inutile),

autrefois, par un désir insupportable, qu'il n'aurait apaisé avec aucune autre femme et qu'il avait dû éreinter en travaillant jusqu'à épuisement ou en marchant

(c'est après la mort d'Élise qu'il a pris l'habitude d'aller à pied à son atelier rue Notre-Dame-des-Champs).

Pourtant, après que les souvenirs se sont effacés et que la présence d'Élise s'est dissipée, jamais Alexandre T. n'est la proie de la tristesse ou des larmes et, chaque fois qu'il le constate, il en est émerveillé.

2.

À vingt heures trente, il allume sous la petite marmite, en verse le contenu dans une gamelle en fer-blanc, sa gamelle cabossée de soldat, il reprend son imperméable et sort.

Du seuil de l'immeuble, il aperçoit en diagonale la silhouette de l'étudiant Ariel Vals derrière les vitres de la caisse du parking, dont il est le gardien certains après-midi jusqu'à deux heures du matin, heure de fermeture. Mais juste dans l'axe de l'entrée, la caisse n'est plus visible, et ce qu'Alexandre T. voit c'est une bouche béante, et la pente au revêtement antidérapant comme une langue râpeuse tirée jusqu'au trottoir, un plafonnier blafard, lueur blanche de scialytique, fiché dans le gosier comme une lulette lumineuse. Il reste un instant planté là, devant la gueule ouverte du parking telle qu'il ne l'avait jamais vue auparavant. Et l'étonnant n'est pas que cette vision lui soit apparue, aussi peu poétique qu'elle soit, avec la clarté d'une évidence, ni même que l'image ait mis quinze ans à lui être révélée, mais bien que, pendant ces quinze années, il soit souvent resté planté devant l'entrée béante

du souterrain, comme si, donc, elle recélait une énigme, et que l'énigme ait été celle-là, une simple métaphore, parfaitement improductive, sans beauté, mais dont le surgissement lui procure un soulagement intense, et sans doute la gratuité, l'inutilité, une sorte de jubilation.

Il rejoint Ariel dans sa boîte, comme celui-ci appelle les cinq mètres carrés sans air qui lui sont dévolus, adossés à un mur aussi noir qu'un pot d'échappement, entourés sur trois côtés, à partir de la taille, de vitres sales. La chose s'était faite le plus simplement du monde, au printemps dernier, un soir qu'Alexandre T. remontait du parking avec une pizza encore chaude, et passait devant Ariel au moment où celui-ci mordait dans un sandwich. Il l'avait salué et lui avait proposé de partager sa pizza et l'étudiant avait dit non seulement Pourquoi pas ?, lui aussi tout naturellement, mais surtout Entrez, je vais vous faire une place, et son hospitalité avait immédiatement installé entre eux une forme de réciprocité, l'un apportait le repas, l'autre recevait chez lui – et peu importe ce qu'était ce chez lui.

(Le plus simplement du monde mais tout autant inexplicablement, car Alexandre T. ne le connaissait pas plus que les autres gardiens du parking, et pourtant avec aucun des autres, ni avant ni depuis l'invitation à l'étudiant, il n'a spontanément eu l'envie de partager son repas.)

Ariel Vals avait sorti un couteau Poyet-Coursolle au manche en forme de virgule qui, lui avait-il raconté aussitôt, lui avait été offert par un ami, à l'époque contre une pièce d'un franc comme c'est la coutume, pour ne pas couper l'amitié, et Alexandre ne connaissait pas cette

coutume, avait demandé si l'amitié avait résisté au changement de monnaie, et le jeune homme avait dit que oui, et il avait coupé la pizza en deux parts égales. Ce soir-là, ils avaient mangé sur le carton. Depuis, Alexandre T. avait laissé deux assiettes, des verres et des couverts, et il descendait de temps à autre avec une bouteille de vin et le dîner préparé par Yveline ou par lui-même, ou, s'il avait pris sa voiture, il remontait du parking avec deux parts rapportées de chez un traiteur, une à trois fois par mois, rien de véritablement rituel, et les deux hommes – qui auraient pu être le grand-père et son petit-fils – n'ayant en six mois guère échangé de confidences, l'étudiant s'étant toutefois exclamé un jour qu'Alexandre T. avait dit deux ou trois choses de lui-même, Vous êtes bien le seul décorateur de théâtre que je connaisse qui ait été militaire de carrière, et, réciproquement, le seul militaire qui soit décorateur. Alexandre avait précisé qu'il avait fait les deux, alternativement, ou plus exactement décorateur pendant les loisirs, jusqu'à sa démission de l'armée en 1976, et qu'il était décorateur à temps plein depuis plus de trente ans, encore qu'aujourd'hui il n'était plus guère sollicité, et quand il l'était c'était souvent à titre de conseiller, bénévole, auprès de jeunes scénographes. Mais l'étudiant avait insisté, en émettant un sifflement d'admiration comique. Quand même, Quand même! Non vraiment, je ne connais personne qui. Et puis, parce que Alexandre l'avait interrogé, il avait bien dû convenir, dans un éclat de rire, qu'il ne connaissait pas de décorateur de théâtre tout court, et pas davantage d'officier tout court.

Et maintenant ils se retrouvent comme les autres soirs, assis l'un à côté de l'autre à la table de fortune qu'Ariel a dressée pour eux deux, face à la vitre creusée de l'hygiaphone – une planche aussi étroite qu'une table de monastère, ce qu'Alexandre lui avait fait un jour remarquer, Vous ne trouvez pas qu'on a l'air de deux moines, vous et moi ?

Ariel soulève le couvercle de la gamelle, se penche et regarde et respire, et dit que sa grand-mère appelait ça des alouettes sans tête. Sauce aux champignons, précise Alexandre T. Le jeune homme l'invite d'un signe de tête à s'asseoir, dispose un chiffon sur son avant-bras et le sert en annonçant avec cérémonie Pour monsieur ce sera un oiseau décapité et de la moisissure.

De là où il est assis, en se penchant un peu, Alexandre T. voit l'entrée de son immeuble. Avant qu'Ariel entame sa paupiette, il lui demande s'il a vu quelqu'un, vers les seize heures, sonner en face. J'en ai vu du monde, répond l'étudiant. Vu sans voir. Vous attendiez quelqu'un ? Alexandre T. dit que non, mais que quelqu'un est venu, une femme qui, elle, a dit qu'il l'attendait.

Vals commence à manger.

De temps en temps les deux hommes parlent. Se disent peu de choses. L'un que cette visiteuse qui prétendait être attendue n'avait pas son numéro de téléphone et que c'est bizarre, l'autre que peut-être elle l'a perdu, ou qu'elle voulait juste se faire ouvrir la porte pour distribuer de la pub dans les boîtes aux lettres, le premier que c'est possible mais que maintenant, avec l'âge, il se demande

LE BEAU VISAGE DE L'ENNEMI

toujours s'il n'a pas oublié de noter un rendez-vous, et souvent il ne lui reste pas le moindre souvenir d'avoir rencontré telle ou telle personne qui se souvient pourtant de lui et lui raconte en détail dans quelles circonstances ils se sont vus la dernière fois, et ont pris un rendez-vous plus ou moins formel, le second que ça arrive à tout âge, parce qu'à tout âge on rencontre des gens qu'on a intérêt à oublier – les emmerdeurs – ou qui tout bonnement n'imprègnent pas la mémoire – les fades –, et que ces paupiettes sont presque aussi bonnes que les fameuses alouettes sans tête de sa grand-mère, Alexandre T. qu'Yveline va encore se demander Où qu'vous mettez tout ce qu'j'vous cuisine, vous qu'êtes maig' comme un jour sans pain ?

(parce que les deux hommes ont pris l'habitude de rire des expressions reformulées par Yveline),

puis, après avoir jeté un œil sur les photocopiés et les revues d'économie de l'étudiant, que, lui, il n'a jamais été fichu même de faire ses comptes correctement ne serait-ce que sur deux colonnes, l'étudiant qu'il n'a qu'à les lui laisser et de quoi faire sa prochaine déclaration d'impôts. Pas du pétrole, mais des calculs contre de la nourriture, ajoute-t-il en déversant son rire dans le parking. Alors Alexandre T. lui demande s'il se sent endetté pour proposer un tel échange. Vals a un hochement négatif de la tête puis lui demande, à son tour, Et vous, vous vous sentiriez endetté si je vous faisais votre déclaration d'impôts ? Non, répond l'autre simplement, pas plus que vous.

Tous les deux ont mangé de bon appétit, laissé s'installer parfois entre eux de longs silences sans gêne, et chacun s'est adressé au reflet de l'autre dans la vitre sale.

3.

Il dit en souriant à la jeune fille Ouhria
(car c'est ainsi qu'il l'appelle en lui-même, bien qu'elle ait vingt-cinq ans et soit enceinte et médecin)

qu'il a passé toute la guerre sans combattre, et il lui demande si elle croit vraiment qu'il va s'y mettre maintenant, cinquante ans après. Et seul contre quatre générations de femmes. Puis il rectifie – cinq générations –, parce qu'elle n'a pas parlé de sa trisaïeule Tidmi, la grand-mère de son grand-père Driss, mais lui, il l'a connue, et, toute vieille et rabougrie qu'elle était déjà de son temps, les épouses respectives du père, des frères de Driss et de Driss lui-même avaient plutôt intérêt à filer doux devant elle, et elles filaient doux, même si dans son dos elles ne se privaient pas de la maudire. Il ajoute qu'il pourra même connaître six générations si c'est une fille qu'attend Ouhria, s'il vit encore six mois et qu'elle lui présente l'enfant. Il est arrivé à cet âge où l'on peut avoir connu six générations et il devrait songer à se bagarrer ?

Alexandre T. compte sur ses doigts : Tidmi, Hadjila, Ijja, Néfissa, il n'en a oublié aucune, même s'il a en mémoire

le visage qu'elles avaient en ce temps-là, et, pour la mère d'Ouhria, pour Néfissa donc, le visage d'un bébé, et même le poids d'un nouveau-né puis d'un bébé puisqu'il l'a vue naître, ensuite grandir et changer jusqu'à son premier anniversaire et, qu'elle, la petite Néfissa, il l'a prise dans ses bras, il l'a fait sauter en l'air et même rire aux larmes, les femmes ont toujours dit que c'est avec lui qu'elle a attrapé son premier fou rire.

Il demande à la jeune fille Ouhria si elle l'a su, et elle ne le savait pas.

Il s'appuie la tête sur la main et dit avec lassitude que pourtant c'est la vérité. Il est probable que sa mère Néfissa, qui l'a évidemment oublié, lui, n'ait pas même appris qu'il s'était penché sur elle, et avec émotion, à peine était-elle née, qu'il l'avait bercée – oh! de rares fois, ce n'était pas l'affaire des hommes, mais enfin il l'avait fait –, bercée et embrassée. Il l'avait tenue par la main pour ses premiers pas, il jouait avec elle quand l'occasion se présentait. Il y a fort à parier que Néfissa aurait détesté savoir cela, ou du moins qu'Ijja et Hadjila ont détesté se rappeler ces scènes où il figurait, lui, et les ont occultées.

Il ajoute pensivement que, quant à la trisaïeule Tidmi, il doute, il doute fort qu'elle ne lui ait pas laissé de souvenir; que les trois autres femmes n'en aient pas transmis la mémoire. Mais enfin, poursuit-il, ça n'a plus d'importance maintenant, c'est trop tard.

Contrairement à ce qu'Ouhria a dit à Yveline et lui a répété à lui un mois plus tard dans sa lettre, il ne l'attendait pas. Plus exactement, elle ou quelque autre membre de

Le Seuil s'engage pour la protection de l'environnement

Cet ouvrage a été imprimé sur papier FSC (www.fsc.org) bouffant Primaprint.

FSC est une association d'utilité publique internationale qui s'engage pour une exploitation durable des forêts.

Elle est soutenue par toutes les grandes organisations environnementales, par des organisations engagées sur le plan social et des organisations de l'économie forestière et du bois.

Elle est indépendante et ne poursuit en aucun cas des intérêts financiers.

RÉALISATION : PAO ÉDITIONS DU SEUIL
IMPRESSION : CPI FIRMIN DIDOT À MESNIL-SUR-L'ESTRÉE
DÉPÔT LÉGAL : MARS 2010. N° 101962 ()
IMPRIMÉ EN FRANCE

